

Inventaire d'un lieu commun

Jérémie Leduc-Leblanc

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32951ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc-Leblanc, J. (2002). Inventaire d'un lieu commun. *Liberté*, 44(1), 72–77.

Inventaire d'un lieu commun

Jérémie Leduc-Leblanc

Montréal. Lieu d'une étrange beauté, lointaine et fragile. Bien sûr, ce n'est pas une ville millénaire d'Orient ou d'Europe, où la complexité des lignes, des carrefours et des bifurcations ramène sans cesse le promeneur à une sorte de centre invisible, de point aveugle. Ou encore, à ce que certains nommeraient plus prosaïquement son seuil : lieu de départ et d'arrivée des grands mouvements politiques et humains. Mais surtout, ce n'est pas une ville irréductible – comme certaines semblent l'être –, définie par ses guerres, ses révolutions, ses massacres. Dans cette ville à peine effleurée par le temps, à peine traversée par l'histoire, et que j'habite malgré tout – comme quoi on n'est à l'abri de rien –, la simplicité des lignes étonne et choque tout à la fois. Ici, parler de continuité semble être une autre façon de parler d'efficacité : nul centre où se retrouver, nul endroit où se perdre. Seuls quelques espaces nous donnent parfois l'impression que quelque chose palpite sous la surface de cette ville nouvelle, sous ses rubans d'asphalte et de béton,

que quelque chose respire malgré nous, contre nous, et que seule la marche peut révéler, lentement. L'histoire de Montréal, c'est avant tout l'histoire de son urbanité, d'une urbanité qui dévore, efface, annihile.

ooo

Boulevards, avenues, ruelles. Réseaux de lignes, de passages qui s'étirent, d'embranchements qui s'allongent sans cesse, presque à l'infini : périphérique ou métropolitain. Chemins de traverse, voies de contournement, échangeurs ou bretelles. Carrés de rues, quartiers ou quadrilatères qui imposent leur rythme – un souffle – à l'environnement urbain ; procession immobile d'arbres le long des trottoirs et des allées de parc, leur solitude été comme hiver, leur éclat malgré tout. Symétrie des lieux où toute chance d'exploration et de découverte est abolie, anéantie par la régularité des angles, par la simplicité de ces lignes qui n'évoquent jamais autre chose que le mouvement vers l'avant, le progrès, l'efficacité. Dans cette ville où les uns calculent la distance en nombre de « blocs » et les autres considèrent que prendre une marche consiste littéralement à faire « le tour du bloc », rien ne semble avoir été laissé au hasard, tout étant déjà planifié, projeté, prémédité.

Cafés, boutiques et librairies d'occasion. Espaces de rencontres et de savoir qui opposent aux lignes horizontales leur épaisseur, leur densité. Lieux d'arrêt, mais aussi lieux de passage et d'échanges, de place publique et de jardin où, de loin en loin, quelque vieillard repose sur un banc et, surtout, où de jeunes gens échangent, entre deux volées de pigeons, des regards furtifs. Lieux qui brisent l'avancée du

promeneur, qui séduisent, allèchent et attirent ; qui offrent au regard des espaces de fuite, des possibilités d'évasion. Antiquaires, bistrots ou tavernes. Comme autant de liens entre le monde et soi, de lieux de ruptures et de retrouvailles, et de pièges aussi, quand on cesse tout en marchant de tendre vers cet inconnu qui aveugle, d'avoir accès au lointain. Mais peut-être est-ce cela marcher, tendre vers l'infini sans se rompre.

ooo

Je me suis souvent demandé à quoi tenait la beauté d'une ville. D'où elle tirait sa vérité et sa force, qui n'a rien à voir avec le visible, avec ce mouvement des choses et de l'être par lequel elle se révèle et se dissimule tout à la fois. En fait, je me demande plutôt si cette vérité – lorsqu'elle tend vers un but unique – ne trahit pas la nature profonde de la ville, dont je vois les traits autour de moi, le charme trop souvent ambigu et parfois même monstrueux. Quand je marche dans la ville, il me semble que ce sont ces traits justement qui m'atteignent avant tout, comme un chant venu de très loin, une sorte de lente et grave mélodie, presque un murmure. Comme si marcher était en cela une manière de dialogue, consistant à parler à quelqu'un d'autre, par petites touches, comme on parle tout bas, avec prudence, pour ne rien brusquer. Aussi, il ne s'agit pas tant de reconnaître à la ville une mémoire que de voir, à travers ses traces, ses formes, son organisation et sa cohérence interne, un langage qui lui est propre. Mais réfléchir sur le langage d'une ville, c'est nécessairement s'interroger sur ces signes qui, recouvrant la réalité apparente, s'offrent avant tout comme des espaces de l'imaginaire.

Quand j'étais enfant, je ne connaissais rien de la ville, sinon à travers ce que les adultes autour de moi pouvaient en dire. Mon savoir était en quelque sorte tributaire du langage et de l'imaginaire des autres. Le soir, par exemple, lorsqu'on m'en parlait pour m'endormir – on disait alors *la grande ville*, comme pour en souligner le caractère unique et la majesté –, je construisais dans ma tête des mondes merveilleux, dans lesquels je pouvais me réfugier tout à loisir. Je rêvais non pas tant à des villes dans lesquelles on retrouverait des tours, des remparts ou des châteaux, qu'à des labyrinthes où je pouvais m'enfoncer jusqu'à me perdre, jusqu'à l'épuisement. Chaque impasse, chaque cul-de-sac était pensé pour tromper l'œil et dérouter l'envahisseur, surprendre le marcheur. Pour moi, imaginer ces mondes repliés sur eux-mêmes, où il fallait lutter tant bien que mal pour se retrouver, pour donner un sens et une direction à son existence, témoignait d'une certaine poésie. L'infinité des lignes représentait alors une des possibilités et même une des conditions du rêve. Et rêver, c'était en somme essayer de voir plus loin.

Le temps passa. Et un après-midi d'automne, où je rentrais lentement chez moi par un petit sentier de terre battue, je compris que les choses ne seraient plus jamais comme avant. La maison que j'habitais depuis toujours venait d'être mise en vente – une pancarte bleu et or l'attestait : j'allais enfin déménager à Montréal. Il est probable que, mi-craintif mi-fasciné entre ce qui m'attendait et ce que j'abandonnais derrière moi, je n'aie pas su exprimer à ce moment-là mon allégresse. Quoi qu'il en soit, l'arrivée dans cette nouvelle ville, au début de l'été, ne se fit pas sans heurts, et à la joie des premiers temps succéda rapidement une

certaine déception. La ville n'était pas telle que je l'espérais : la simplicité de ses lignes et sa symétrie ne correspondaient pas à la vision que j'en avais, je ne reconnaissais en elle aucun des lieux rêvés, aucune des images qui, la nuit venue, me servaient de points de repère. Lors de mes promenades, je me désespérais d'avancer toujours en ligne droite, sans parvenir à fixer mon regard sur un monument quelconque ou à donner à mes pas un itinéraire qui soit à la fois exaltant et nouveau. Sans doute aurais-je voulu me perdre dans la ville pour mieux disparaître ; et disparaître pour mieux me retrouver. Cela ne va pas toujours de soi. J'avais l'impression d'être nulle part alors que je m'attendais à me retrouver au centre de quelque chose de plus grand que moi.

ooo

Malgré tout, on ne renonce pas aussi facilement à ce mouvement de la vie qui nous fait chercher ailleurs ce que l'on ne trouve pas à l'endroit où l'on est. J'ai marché dans cette ville comme on erre, avec l'espoir tenace d'atteindre quelque chose, de résister au vertige de sa droiture. Mon souhait – mais en ai-je seulement eu un – était d'avancer sans avancer, en revenant sans cesse sur mes pas. J'espérais, au hasard des rues et des détours, me creuser des traces familières, comme des ornières, des sentiers urbains pareils à des raccourcis ou des chemins vicinaux. Mais peine perdue. En dernier recours, je me suis mis à dessiner, à m'inventer des villes fabuleuses et grandioses qui avaient, comme dans l'enfance, le pouvoir de construire le réel. En fait, mes premiers dessins représentaient des villes dépeuplées, des voitures et des arbres patiemment alignés.

C'étaient des dessins avec des villes sans centre, composées de multiples nœuds, de carrefours, de croisements, de détours ou de ronds-points. Aussi, je m'aperçois maintenant que les villes que je dessinais étaient non pas tant des villes pour se perdre, pour imaginer, que des villes pour marcher.

Encore aujourd'hui, je ne sais dessiner autre chose que des villes, comme si la représentation de la réalité n'était, somme toute, qu'une manière d'entretenir à peu de choses près mes illusions ou, à tout le moins, consistait à me réconcilier avec mes espoirs déçus. Mais peut-être le dessin me permettait-il avant tout de rompre, en faisant se rencontrer illusions et réalité, cette sorte de gêne devant ce que je ne comprenais pas et qui m'empêchait tout à la fois d'avancer et de parler. Car j'ai trop longtemps désiré habiter la ville – et, par la suite, trop longtemps voulu la quitter et ne jamais y revenir –, pour ne pas reconnaître combien peuvent être douloureuses nos déceptions d'enfant et combien, finalement, toute relation à l'imaginaire est aussi une relation au langage, au souffle et à la parole. Ainsi, chaque fois que je sors de la ville, et cela malgré tous mes efforts pour ne pas en être affecté, je cesse de respirer : quelque chose manque, quelque chose que les images de l'enfance ne comblent plus. Maintenant, quand je parcours la ville, j'essaie de comprendre la simplicité de ses lignes, non pas en l'opposant à une certaine complexité, où sans doute il sera toujours plus facile de se perdre et de rêver se perdre, mais simplement en tant que point de départ.

Montréal : c'était en 1983, j'avais 10 ans et j'étais perdu.